

XIV. — LA SEMOIS FRANÇAISE.

France, salut! — Sorendal. — Failloué. — L'Histoire se répète. — Hautes-Rivières. — Soleil couchant. — Nohan. — Naux. — Thilay. — Naveaux. — Haulmé.

France, salut!

En franchissant la frontière, saluons de tout cœur ce beau et doux pays de France, qui est le grand creuset où s'élabore l'avenir de l'humanité : c'est le traditionnel véhicule de l'Idée ! Fonction superbe.

D'autres vendent, trafiquent, brocantent des marchandises, de la matière; la France donne de l'Idéal, elle répand de l'« oxygène intellectuel », elle dégage des effluves de Liberté, de Gloire...

Gloire à la France au ciel joyeux,
Si douce au cœur, si belle aux yeux,
Sol béni de la Providence,
Gloire à la France,

proclamait Paul Deroulède.

« Et, d'un pôle à l'autre pôle, d'un bout à l'autre du monde habité, toute âme désolée, tout cœur qui souffre, toutes les énergies comprimées, toutes les consciences étouffées, toutes les volontés annihilées, toutes les âmes violentées, tous les esprits terrorisés, les rayons aux prises avec les ombres, les peuples martyrisés, les victimes saignantes sous le couperet du bourreau, tous ceux qui pleurent et tous ceux qui luttent mettent leur esprit en toi, attendent de toi leurs délivrance, ô France ! » écrivait avec raison H. Bolland. (*Zigzags en France*, page 323.)

Dans le livre des temps pour mon regard ouvert,
O France ! je lirai ta gloire ou tes revers !
Ta gloire ! Oh ! puisse-t-elle, aux époques prochaines,
Croître en s'affermissant comme croissent les chênes ;
Offrir l'abri superbe et l'ombre de son front,
Nation maternelle, aux peuples qui naîtront ;
Afin qu'on dise un jour, selon mon espérance :
Tout homme a deux pays, le sien et puis la France !

H. DE BORNIER.

Le chemin que nous prendrons pour suivre la Semois sur son parcours français traverse le pont de Bohan et, par la gauche, suit la vallée longeant des champs de tabac. Il vient d'être fraîchement empierré. Dommage qu'on ne l'ait pas fait un peu plus large. Voici la frontière. Elle est tracée par le ruisseau du *Cul-la-Dame*, descendant du *Bois-la-Dame*. On l'appelle aussi ruisseau de l'*Hourus*, parce qu'il prend naissance au *pré d'Hourus*, dans le Bois-la-Dame.

Bientôt notre chemin s'élève au-dessus de la Semois. Laissons-le faire le tour intérieur du méandre et filons par un sentier bien frayé, espèce de raidillon, qui bientôt nous aura conduit à Sorendal. De Bohan à Sorendal : 5 kilomètres.

La Semois sert de frontière sur une distance de 3 kilomètres, du ruisseau du *Cul-la-Dame* ou ruisseau de Saint-Jean, descendant du bois du même nom.

Sorendal, rive droite, *Failloué*, rive gauche, et *Hautes-Rivières* semblent se confondre, tant ils sont rapprochés. C'est un important centre industriel de 2,000 habitants environ où l'on travaille le fer (boulonneries). Il y a des ateliers partout et des tas de barres de fer disséminés dans toute l'agglomération.

Autrefois existaient ici deux villages : *Trignes* et *Mellier*. Ils ont disparu et Hautes-Rivières et Sorendal ont pris leurs habitants. Dans ce dernier village, maintes familles se nomment *Detrigne*.

La route forme quai tout le long de la Semois jusque Hautes-Rivières, village excessivement long, bâti principalement sur deux rangées de maisons basses encadrant la route de la vallée.

Pour voir ces trois villages sous leur aspect le plus avantageux, il faut se porter sur le chemin qui conduit de Hautes-Rivières aux ruines du château de Linchamps. Ce chemin, taillé à grands frais dans le roc, s'est conservé à cause des services qu'il rend encore pour transporter les bois qui croissent sur la pente de la montagne que dominait jadis l'ancien manoir.

Le château de Linchamps, bâti au XII^e siècle, et ruiné en même temps que celui d'Orchimont, a complètement disparu, ruines comprises. Les matériaux ont servi à construire un nombre respectable de maisons dans la vallée.

La montagne, sans son château, ressemble à un géant décapité; quelque chose de triste et de mélancolique y plane. Combien devait être majestueux ce vieux manoir, lorsqu'aux premières lueurs du jour ou au coucher d'un splendide soleil d'été, on découvrait le profil de ses

courtines, de ses tours et de ses ponts-levis des fonds de Sorendal ou de ceux de Nohan!

Failloué.

Un pont, construit en 1888, relie Sorendal à Failloué (rive gauche). Ce village, aux temps passés, vit souvent des passages de troupes. Citons, entre autres, ceux des temps des guerres religieuses, aux temps où les Français luttèrent contre les Impériaux, aux temps des troubles sous la Fronde et, surtout, pendant le long règne de Louis XIV, cette terre d'Ardenne ayant toujours été terre ouverte à qui la voulait ravager.

« Le maréchal de Châtillon, écrit dom Noël, ayant passé par la paroisse avec son armée, fut suivi des Impériaux, qui mirent deux fois le feu à Sorendal et une fois à Failloué, de sorte que les habitants durent s'enfuir dans les bois et partir à Mézières et la plupart d'entre eux furent tués ou moururent de maladie. La ferme des Hautes-Rivières ne put être payée cette année, et la population qui, avant la déclaration de guerre, pouvait compter 140 à 150 bourgeois, fut réduite presque à la moitié. Les plus hardis élurent domicile dans les grottes, sous des rochers, aux environs de la rivière, et là, ils vécurent comme il leur fut possible, avec leurs familles. Jacques Docquin, curé de Failloué, en cette année, raconte que ses paroissiens s'étant retirés dans l'église et la redoute (1), les soldats espagnols de l'armée impériale incendièrent le village qu'ils n'avaient pu forcer, de sorte que quatre-vingt-dix maisons furent entièrement brûlées avec tout ce qu'elles contenaient; et il n'en resta que quarante-deux intactes. La contagion qui survint à la suite de ces atrocités enleva de cent quarante à cent soixante personnes; de la sorte, au rapport de ce prêtre, la paroisse des Hautes-Rivières fut entièrement ruinée pour de longues années, et le chiffre de ses ouailles descendit bien au-dessous de la moitié. »

* * *

L'Histoire se répète parfois. La grande guerre 1914-1918, si terrible, a encore mis ces parages à mal. Les localités de la Semois inférieure ont beaucoup souffert de l'invasion allemande. Elles n'ont pas subi l'anéantissement presque complet de certains villages de la Semois supérieure et moyenne où des combats meurtriers ont eu lieu. Mais la vallée namuroise et française a connu aussi des sinistres et des spoliations

(1) Il s'agit d'un des forts construits au XVII^e siècle sur les rives de la Semois.

d'une cruauté inouïe, les travaux forcés des femmes et des vieillards; pis encore. Elle a connu aussi de sublimes dévouements philanthropiques et patriotiques.

Les belles forêts ont été dévastées et saignées à blanc.

Les barbares Germains n'ont-ils pas fait la guerre nouvelle, la guerre de terreur recommandée par Bernhardt? C'était la guerre sans pitié ni merci, où l'un des deux adversaires, en déchirant les chiffons de papier qui règlent les traités et les devoirs des nations, en bafouant la foi jurée, en écrasant les innocents et les faibles, a imposé à l'autre l'obligation stricte de lui passer, comme à un fou furieux, la camisole de force. C'était la guerre qui a ouvert d'infranchissables abîmes et laisse des souvenirs impérissables. C'était la guerre infernale qui exige une sanction divine. (Cf. Henri Bordeaux, *Les derniers jours du fort de Vaux*.)

Le Kaiser s'est enfui lorsque l'accumulation des crimes eut provoqué le cataclysme. La nation, dans l'impossibilité de lutter encore, a demandé grâce. Elle veut néanmoins se persuader qu'elle n'a pas été vaincue. Ce peuple meurtrier est demeuré impénitent. Il n'avoue pas son crime. Il n'a ni conscience, ni contrition. Partant, il est impossible que l'Humanité lui pardonne.

L'Allemagne ne connaît qu'orgueil et convoitise. Elle ne songe pas sincèrement au dédommagement et au désarmement, mais bien à la revanche... Veillons!...

Elle est atroce et fourbe et basse à tout moment;
Elle espère, grâce à l'horreur de cent carnages,
Quand même, un jour, river avec acharnement,
Sur l'ample humanité, son terrible visage.

Mais si tel deuil ou tel crime dût advenir
Et qu'elle réussît à hausser sa marée
Jusqu'à battre le roc sauveur de l'avenir,
L'Europe à tout jamais serait déshonorée.

(VERHAEREN.)

Hautes-Rivières.

Long village, d'une étendue de plusieurs kilomètres, aux maisons basses, où les toits de tuiles alternent avec le ton bleu de l'ardoise. L'église, de construction récente, en style Louis XVI, n'offre aucun caractère architectural particulier. Vaste vaisseau qu'une double colonnade divise en trois nefs que termine un abside, décorée d'un autel rehaussé de six colonnes en marbre. A signaler un assez joli tableau :

la Visitation. La cloche, une des plus anciennes de la région, provient de l'église de Failloué. Elle a conservé la remarquable pureté de son *la*. C'est en 1599 qu'un « capitaine de Linchamps » lui servait de parrain au baptême.

Hautes-Rivières a aussi un pont fameux, datant de 1856. On le sur-nomme le *Pont-à-Dentelles*, à cause des arabesques de ses arches. S'élevant dans ce centre métallurgique le pont est en fer — bien entendu.

Hautes-Rivières est un bon centre d'excursions. Deux hôtels. *Excursions* : 1° Par *Failloué* au *Bois-Jean*, en Belgique, où sont disséminées quelques maisonnettes. C'est ici que s'approvisionnent les pacotilleuses : allumettes, tabac, café et autres menus objets de contrebande.

2° Au *pré Mariette*, par Sorendal. A proximité de ce pré se voyait autrefois la *Pierre à marier*.

Jadis, lorsque se faisait un mariage, la noce, toujours, se rendait sur le *pré Mariette* (1). Elle y dansait, elle y folâtrait; puis, quand arrivait la nuit, on traversait la Semois et l'on conduisait les époux à la *Pierre à marier*, où ils s'asseyaient dos tourné contre dos. Ensuite, ils devaient traîner une « soquette » jusqu'à leur village. (Une « soquette » est la partie d'un arbre qui tenait à la souche avant l'abatage, donc la partie la plus grosse. Elle constituait l'approvisionnement de bois pour commencer le ménage le lendemain.) Cette coutume est aujourd'hui perdue et si le *pré Mariette* sert encore aux ébats de la jeunesse, la *Pierre à marier* n'y joue plus son rôle. Il est vrai qu'elle fut brisée par un meunier pour reconstruire la digue qui mène l'eau à son moulin.

3° La vallée de Saint-Jean. On rencontre à 1 km. 1/2 environ, sur la gauche, une *chapelle* dédiée à Notre-Dame-de-Liesse. Plus loin un *calvaire*, lieu de pèlerinage. Plus loin encore, la haute roche, dite *Saut-Thibault*. On raconte qu'un contrebandier du nom de Thibault, pour échapper aux douaniers qui le poursuivaient, risqua ce saut d'insensé. Il pirouetta et se fracassa les membres en touchant terre : la mort fut instantanée. Depuis lors, on dit dans le pays, en manière de proverbe : « Fou comme Thibault ». A 200 mètres environ au delà de la roche Thibault, la boulonnerie *Laurant*. A un demi-kilomètre au delà, vers l'ouest, la *Creue-Roche*, cavité naturelle assez grande pour servir d'habitation et dans laquelle, d'ailleurs, de nombreuses personnes trouvèrent asile, notamment en 1814, lorsque les troupes cosaques dévastèrent la région. On peut continuer jusqu'au hameau de *Linchamps* et rentrer par *La Dauphine*. Distance : 7 kilomètres.

(1) Beaucoup de localités des Ardennes avaient leur *pré Mariette* : Habay, entre autres; mais depuis longtemps on n'y danse plus.

4° Dans la direction de *Failloué* par la route de Nouzon jusqu'au *Chêne Chaudron* (Le loup). Revenir par la route descendant dans la vallée de la Semois par Thilay, la Cense Margot et Nohan. Distance : 14 à 15 kilomètres.

Le touriste ne tarde pas à deviner que les habitants de cette partie de la vallée vivent dans une large aisance. La culture intensive et l'industrie se donnent la main. Depuis Bohan jusque Tournavaux, c'est la zone fertile de la Semois : du côté belge, c'est la culture du tabac. Et ce ne sont pas seulement des cultivateurs belges qui s'occupent de cette culture, mais le cultivateur français, lui aussi, cultive le tabac sur le *sol belge* tout le long de la frontière. Sur la partie française de la vallée, c'est le froment, l'avoine, la pomme de terre et aussi la culture maraîchère. La population très laborieuse n'est pas riche, mais elle est vraiment à son aise. La caisse d'épargne des Hautes-Rivières est une des caisses d'épargne ardennaises où les encaissements sont les plus nombreux. Et je sais de source certaine qu'un grand nombre de Français de la frontière font aussi des dépôts aux caisses d'épargne belges, parce qu'il leur est ainsi permis de déposer une plus forte somme.

La Semois conserve ici, malgré l'industrie qui s'est implantée dans la vallée française, son cachet de coquetterie. Elle s'engouffre dans ses anfractuosités, pour y couler libre, abondante en truites parfaites et en goujons exquis, tantôt rapide et bruyante, tantôt étalée en nappes reposées, puis aussi formant aux pieds des rocs qu'elle contourne des gouffres profonds à surface écumante et tumultueuse; mais, hélas! combien dangereuse, combien terrible en débâcle, alors que ses monstrueux blocs de glace menacent de broyer les villages qu'en temps de belle saison elle caresse amoureusement de ses eaux charmeresses et claires comme cristal!

« Rappelons-nous la débâcle de 1891, qui faillit enlever les Hautes-Rivières; celle de 1871, qui fondit sur Bohan de façon si soudaine que les glaçons avaient envahi le clocher bien avant qu'arrivât le sonneur! Et la débâcle de 1776, la plus ancienne dont nos annales ardennaises aient gardé le souvenir précis! En cette année, le 6 février, tout à coup les glaces s'entassaient et deviennent un monstrueux barrage. Il est 9 heures du soir. Aussitôt, la rivière de refluer. A 10 heures, 2 mètres d'eau couvrent Sorendal, Failloué, les Hautes-Rivières. Meubles, literie, provisions, tout est perdu! Les maisons s'effondrent. Le bétail se noie. Aucun refuge, et par le froid intense! D'ailleurs, on n'échapperait à la mort que pour être happé par la misère. Les empouilles furent détruites. Les blocs glacés rasèrent jusques au gravier la terre des prés et des champs. De ces terribles sinistres, M. Minet, répétiteur au lycée de Charleville, nous a donné de saisissantes photographies

qu'on voit aux Hautes-Rivières, dans la salle à manger de l'hôtel Robinet.

» Elle a aussi, cette Semois, ses brouillards spéciaux. En automne, les méandres de la vallée s'emplissent de brumes épaisses d'où l'on voit s'émerger, à l'aube, les cimes dorées par la clarté première. Des hauteurs, vous avez l'impression d'un monde inférieur, dont les nuages vous sépareraient. Puis, le soleil envoyant ses rayons dans cette mer de vapeurs épaisses, les buées s'illuminent, se fondent peu à peu, s'échappent en longues traînées blanches. La vue perçoit. L'illusion s'évanouit. » (Albert Meyrac, *Vallée de la Semois*.)

Soleil couchant.

Dans les environs de Sorendal, Failloué et Hautes-Rivières la vallée est large et les cultures empiètent jusqu'à mi-côte pour nourrir cette populeuse ruche industrielle.

Assis à l'orée du bois, j'étais en extase devant la beauté du paysage. Pourtant un peu de mélancolie se mêlait à l'extase, un peu de cette mélancolie particulière à l'automne dont les premières feuilles mourantes annonçaient la venue prochaine, en bordant d'or et de pourpre les buissons et les haies, et semant de petites taches jaunes le tapis rouge formé par les fraisiers sauvages.

La fête estivale, toute vibrante de gaieté et de lumière, se poursuivait, anormalement presque, mais plus piquante, plus inattendue, dans le cadre aux teintes atténuées, fanées, sévères dans leur ensemble. Telle était la note originale que donnait au tableau la température inusitée de cette canicule tardive dont l'an passé nous étions gratifiés.

Le bouleau à l'écorce satinée, d'une blancheur laiteuse, secouait ses feuilles d'un jaune pâle au moindre souffle qui passait d'aventure. Le chêne, plus robuste, conservait encore sa verdure foncée d'aspect luisant, et répandait autour de lui une grande ombre protectrice. Le pin noirâtre exhalait une odeur balsamique, et le mélèze, plus fragile, se drapait, frileux, de ses branches décolorées.

La bruyère, rosée naguère, prenait une teinte neutre de tapis usé ou de tenture ternie; parmi les grandes fougères, les unes dressaient leurs feuilles dentelées, pareilles à des palmes d'or, les autres les laissaient traîner comme des chevelures brunâtres sur la mousse veloutée du bois.

Et cette variété infinie de nuances formait un immense parterre multicolore, une sorte de mosaïque d'une richesse inouïe. On eût dit l'œuvre d'un artiste inspiré, disposant d'une palette merveilleuse et s'en servant au gré de son caprice, étrange parfois, mais toujours impeccable.

Cependant le soleil devenait moins éblouissant, tout en continuant de briller dans un ciel de cristal. Avec une rapidité inattendue il déclinait, rétrécissant son disque de flamme. Par réverbération, il illuminait les fenêtres des habitations de Hautes-Rivières étalées, là-bas, en longues lignes au bord de la Semois, dont les eaux étincelaient au fond de la pastorale vallée.

Des vapeurs diaphanes commençaient à flotter, impalpables, dans l'éther. Les horizons lentement s'embrumaient et les montagnes, perdues dans la distance, s'estompaient à peine en contours indécis d'une légèreté aérienne.

C'est à peine si je parvenais encore à distinguer au bord de la Semois les silhouettes des nombreux ouvriers métallurgistes jetant leurs lignes dans l'onde grise, pour se délasser des labeurs de l'atelier.

Le coucher de l'astre avait, par ce soir idéal, des effets imprévus, une splendeur magique. Tout était mouvement dans le calme, et les incidents se précipitaient en une fin pressentie que devait couronner une magnifique apothéose.

Les sacs gris remplis des tubercules farineux des pommes de terre parsemaient les champs de la vallée et les feux s'allumaient, — auto-dafés des fanes, — volontaires incendies. Les fumées s'élevaient pailleuses à de blancs panaches, à des oriflammes de fête. Dans le ciel, le globe solaire s'immobilisa, apparaissant tout à coup comme une énorme boule sanglante, météore chimérique dont la chute s'attardait, prolongeant la fantasmagorie.

A présent, il semblait planer, ce soleil du soir, suspendu au sommet de la montagne où se dresse le *Roc de la Tour*, d'où l'on eût dit qu'il contemplait la terre, longuement, tristement presque, avec une lenteur d'adieu. Il touchait à la cime des arbres, il mettait en relief leurs nervures, et il descendait toujours, imperceptiblement, ainsi qu'un navire qui s'engouffre.

La moitié du globe disparut, puis l'autre, de plus en plus lentement, mais avec la précision fatale des choses irrévocables.

Une lueur encore, une rougeur indistincte, et ce fut tout : l'astre avait sombré, irrémédiablement, au-dessus de la montagne assombrie qui, dans la nuit tombante, donnait l'illusion d'une tombe gigantesque.

Alors, quasi subitement, les formes s'enténébrèrent, et l'on éprouva l'impression alanguissante d'un départ, d'une disparition, d'une mort qui laissait un vide profond dans l'âme.

La soirée était devenue fraîche, je rassemblais mes notes éparses, et, m'appuyant sur mon bâton ferré, ardennestock indispensable en ce pays de rocs, je dévalais la colline pour rentrer à l'hôtel.

Dans la vallée devenue solitaire, les feux mouraient aussi, vainement attisés par le vent qui s'était levé avec une frigidité hâtive. Seuls, quelques-uns tordaient encore leurs serpents de fumée grise, évoquant l'idée de désastres, de lugubres scènes d'horreur, dans cette vallée qui figurait un champ de bataille déserté, après une action meurtrière. (D'après José de Coppin.)

Nohan, Naux, Thilay, Naveaux, Haulmé.

Au delà du confluent du ruisseau de Saint-Jean, dans la plaine formée par la réunion de la vallée de Saint-Jean et de la Semois à l'extrémité du village de Hautes-Rivières, se trouve la gare terminus du chemin de fer départemental de Laval-Dieu à Hautes-Rivières. Plus tard, ce chemin de fer à voie étroite remontera la vallée jusque Vresse avec raccordement par les gorges de Petit-Fays au chemin de fer Athus-Meuse.

Autour de la nouvelle gare s'élèvent déjà toute une série de cafés et d'habitations nouvelles et riantes.

Le chemin de fer suit la rive droite de la Semois dans toutes ses sinuosités (1). Parfois, il a fallu entailler le rocher pour lui livrer passage. Les gares sont : *Nohan*, 2 kilomètres; *Naux*, 3 kilomètres; *Thilay*, 2 kilomètres; *Haulmé*, 4 kilomètres; *Tournavaux*, 1 kilomètre; *Laval-Dieu*, 4 kilomètres. Ici il franchit la rivière pour se confondre avec le tronçon industriel de Monthermé-Est aux usines de Phade.

Une belle route suit également la vallée, d'abord sur la rive droite, puis, 200 mètres en aval de Nohan, elle passe la rivière, pour la franchir encore à Thilay. De là, elle reste sur la rive droite jusqu'à la Meuse.

Les communications sont donc des plus faciles pour l'excursionniste.

Nohan (3 kilomètres de Hautes-Rivières), riant petit village de la rive droite. Une rue unique sur la rivière, les maisons y faisant face, directement et tenant, d'autre part, à la prairie. Les bois s'étagent sur les rampes de la montagne, sillonnées de sentiers à pic, dominées au fond par les ruines informes de ce qui fut le château de Linchamps. Le hameau se mire dans l'eau limpide et pure. Là, stationnent de longues

(1) On l'appelle le *serpent*. Ce nom lui convient absolument. Il a été bien conçu : un bon point aux ingénieurs français. Le paysage n'est nullement gâté et le touriste qui utilise le chemin de fer a toujours devant les yeux, tel coin agréable de la vallée, tel paysage pittoresque et sauvage qu'il eût perdu si le tracé avait été autre.

barques conduites avec des perches. Une île herbeuse dans la rivière. Du pont de la Semois, vue magnifique.

De Nohan, un chemin gravit les hauteurs du château Linchamps : la côte est très dure. On y arrive plus facilement par Hautes-Rivières. La rampe, en forme d'escalier, qu'on rencontre s'appelle l'*escalier Dury*, du nom d'un ancien curé qui y avait installé ses abeilles. Des hauteurs de Linchamps la vue est jolie, mais elle l'est plus encore de la *roche Faucon*, à 50 mètres de l'emplacement des ruines. Suivre la crête par un sentier assez praticable, longeant un petit bois de sapins, sur le versant opposé de la roche, jusqu'à une plate-forme.

La sinieuse ligne ferrée a une station à *Devant-Naux*, modeste assemblage de maisons en face du vieux petit village de *Naux*, situé sur la rive opposée. Les piétons s'y rendent par une passerelle. La grand'route traverse la localité.

De Nohan à Naux, par la route, 2 kilomètres.

Naux nous est connu déjà par une charte de 1205, par laquelle Jacques d'Orchimont, d'accord avec sa femme Clarisse, concède « aux mamants du lieu » certaines coupes de futaie dans ses bois. Naux, jadis, eut son fortin, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'être brûlé par les Hollandais.

Le *ruisselet du Petit-Chauffeur* joint au ruisseau de *Devant-Naux* qu'ombragent les chênes séculaires de la forêt, dite de la Dauphinée.

Nous nous trouvons dans un des plus pittoresques centres de la Semois française. C'est à Naux que le *peintre Boulanger* prit quelques-uns de ses paysages les plus réputés. Il avait fait construire son atelier sur la *petite roche* de *Devant-Naux*.

De Naux à Thilay, 2 kilomètres. La route passe sur le pont en face de *Thilay*, 1,640 habitants, village modernisé, se groupant autour d'une assez jolie église. Industrie métallurgique prospère. Ce village, autrefois, appartenait à la paroisse de Hautes-Rivières.

Un épisode de ses annales, consigné sur un registre de l'état civil, aujourd'hui perdu, mérite d'être raconté :

« Le mardi 25 de septembre 1696, un party Hollandais, ennemi de la France, au nombre de trois cents hoés de la garnison de Mastrick, soule la conduite et commandement de Philippe Jacob... arriva à six heures du matin à Thilay et à Naux, et y brusla cinquante-deux maisons; les seuls habitants de Thilay se défendirent valeureusement dans le fort de Thilay, qui n'a pu estre forcé sans qu'il y eust pas un habitant n'y tué ny blessé, quoique les Hollandais tirèrent plus de mille coups de fusil, mesme après des petits enfants et femmes se sauvèrent par la rivière. Ledit party, après avoir demeuré pendant deux heures faisant

toujours feu sur le feu de Thilay, ils y laissèrent cinq des leurs morts, en emportèrent plusieurs autres et perdirent soixante et treize hoés et ne prirent pas un des paroissiens prisonniers. Plus de deux cents paysans circonvoisins qui estoient accourus au bruit, se contentèrent de regarder les ennemis et l'incendie de dessus les hauteurs les plus proches sans oser venir secourir ceux de Thilay, lesquels poursuivirent les ennemis en leur retraite, toujours tirillant sur eux, jusque vers les six-chêns... »

Mille coups de fusil ! Pas un seul habitant tué ! Et par-dessus le marché, les braves gens de Thilay battent l'ennemi à plate couture. Une conduite aussi héroïque demandait une récompense. Sur la prière de l'archevêque de Reims, Louis XIV accorda à la paroisse une énorme diminution de tailles.

Les gardes nationaux de Thilay, en 1870, avaient-ils moins de courage que leurs ancêtres de 1696 ? Ils cachèrent leurs armes dans la fontaine-lavoir des six-chêns. Cet acte de découragement ils ne le firent sans doute qu'au lendemain de Sedan, alors que tout espoir de vaincre était, hélas ! perdu pour les Français.

De la station de Thilay, la vue plonge dans la sauvage gorge de *Nabruay*. Le ruisseau du même nom prend sa source à l'est de Thilay, aux gorges de *Pisseleu*, qui s'avancent dans les bois des Grandes-Hazelles. Il actionne l'usine métallurgique Doudoux-Ballot, autrefois moulin, et se jette, en ce lieu, dans la Semois.

La route continue par le plateau de Blossette pour éviter un long méandre de la Semois.

Naveaux, écart de Thilay. On y arrive par le pont de pierre et la route de Charleville, à laquelle un chemin relie le hameau. Entre Thilay et Naveaux, la roche de *Titis-Doudoux*, promontoire s'avancant dans la Semois. La tradition raconte qu'un certain Doudoux, habile nageur, s'est noyé dans le gouffre au pied de la roche.

Naveaux, comme tous les villages voisins, a sa boulonnerie. Ici elle remplace l'ancien moulin tout comme à Thilay.

Encore une courbe prononcée de la rivière — la dernière. La vallée se resserre. *Haulmé* (1) apparaît. C'est un petit village de 235 habitants, encaissé entre deux collines parallèles. Aujourd'hui il y a un pont en pierre qui a remplacé, vers 1888, l'ancien pont de claies.

Il est bon de faire remarquer ici le grand progrès en ce qui concerne les ponts et les chaussées de la vallée. En 1850, elle ne présente que peu de chemins viables et environ dix ponts seulement sur tout le parcours de la Semois. Partout des passerelles de claies.

(1) Homé, en patois du pays.

Qu'on se figure des claies d'un ou deux mètres carrés, assujetties les unes aux autres et posées sur des perches qui reposent elles-mêmes sur des tréteaux. Ces ponts ont toujours une longueur assez considérable, car ils sont construits là où la Semois est large sans être profonde. Les claies sont parfois assez avariées; le temps qui dévore tout, ne respecte pas le bois qui les compose : ce qui explique l'hésitation de certains touristes peu hardis, surtout lorsqu'ils sentent que la fragilité de la passerelle est suffisamment attestée par l'ébranlement que détermine le passage de plusieurs voyageurs. Je comprends qu'ils n'y passent pas sans émotion; mais il est facile de se rassurer en réfléchissant sur l'impossibilité d'une asphyxie par submersion.

Ces passerelles sont construites aux frais des communes. On les enlève quand l'hiver survient; quelquefois aussi elles disparaissent par le seul effet d'un orage qui a déterminé une crue subite de la rivière.

Aujourd'hui, pareils ponts primitifs constituent une curiosité. Il n'en reste que trois à ma souvenance : ceux de Cugnon, de Frahan et de Laforêt.

Haulmé se trouve à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau de la Meuse, dans la direction de Braux. En suivant le chemin sinueux de Levrezy, on domine bientôt — dès qu'on a franchi le bois — ce dernier village, la Meuse et Braux.

Une belle promenade de 14 kilomètres est celle-ci : Haulmé, Levrezy, Château-Regnault, Laval-Dieu, La Longue-Haie, Tournavaux.

Continuons notre excursion par la vallée. A 1,200 mètres en aval nous rencontrons *Tournavaux*, se distinguant par sa position dégagée, au milieu de belles prairies, de riants jardins et de frais vergers garnis d'arbres fruitiers. C'est ici que commencent les rapides qui terminent le cours de la Semois. La pente est forte et la rapidité de son cours est effrayante. Tournavaux, comme Haulmé, n'a qu'une quarantaine de maisons. Toute la boucle de la Semois par Thilay, Naveaux, Haulmé et Tournavaux est très bien visible du train. Je recommande de quitter le train à Tournavaux pour grimper au Roc de la Tour, une des curiosités les plus « courues » de la Semois française.

Roc de la Tour.

De Thilay au Roc de la Tour, la distance est de 4 kilomètres; de Tournavaux, 3 kilomètres environ. De la gare on file droit au nord, au *Paquis-Blossette* (1), sur le plateau qui sépare Tournavaux de Thilay.

(1) Un *pâquis* est un espace non boisé qui, dans le pâturage, en forêt, sert au pacage des bestiaux.

A *Blossette*, sur la route de Monthermé, il y a deux maisons : l'une d'elles est une auberge et fut bâtie en 1868 par le cantonnier-chef, M. Château. De là, la vue est superbe : on admire le circuit grandiose qui prend naissance aux roches de Nohan, passe par le *Chaudron* et le *Lyré*, pour rejoindre le *Fay*.

« A côté des deux maisons accouplées à droite de la route, prenez le chemin menant au Roc de la Tour (plaque indicatrice). A la bifurcation qui se présente tout de suite, gravissez le chemin le plus battu, à gauche. Montée longue, presque à pic, à travers bois. Lorsqu'on approche de la crête, croisée de chemins : virez à droite (plaque). Après avoir dépassé un amas de roches, répandu sur le versant du coteau, vous remarquerez, à travers le feuillage, des roches imposantes, aux profils fantastiques : c'est le *Roc de la Tour*. Le sentier le contourne et mène au point culminant (420 mètres). Le Touring Club de France y a installé un banc et, vraiment, l'endroit est admirablement choisi.

« Ce groupe de crêtes rocheuses, étrangement déchiquetées, ces blocs qui se soutiennent, on ne sait trop comment, forment un ensemble impressionnant. L'on conçoit que les grands vents en aient déjà éparpillé maints fragments sur le flanc du mont. Un frisson vous prend lorsque vous posez le pied sur les roches en surplomb.

» A perte de vue se déroule une immense étendue de terrains mouvementés. C'est une succession de crêtes arrondies qui s'entre-croisent et qui s'embrument de plus en plus jusqu'à l'horizon. On a presque l'illusion d'un voyage aérien au-dessus de ce pays montagneux, tellement le champ de vision est vaste. Le spectacle est inoubliable, tel que je l'ai vu, avec un ciel menaçant, roulant ses masses noires dans l'espace et projetant ses traînées d'ombres sur les montagnes (1). »

Le *Roc de la Tour* est formé « d'énormes éboulis jetés sur les pentes en amoncellement de masses cubiques, tumulaires, fendillées de haut en bas; des plates-formes horizontales fissurées, des murailles croulantes équilibrées par miracle, composées d'arkoses et de quartzites reviniens redressés verticalement dans quelque titanique effort. La forme semi-circulaire est nettement accusée par les parois rocheuses restées debout; on dirait les ruines d'un Colisée naturel. Parmi ces roches cataclysmiques, la *Roche-fendue* est particulièrement curieuse. Elle est tranchée, dans toute sa hauteur, d'une longue ouverture en arc brisé, sorte de fenêtre naturelle à travers laquelle se dévoile un large coin de paysage.

(1) A. Cosyn, *La Semois* (itinéraires pédestres), tome V, « Excursions ». M. Cosyn, conseiller du T. C. B., est auteur de plusieurs guides pratiques dont les touristes font cas.

Tous ces blocs, toutes ces murailles, sont d'aspect blanchâtre avec des plaques de mousse grisâtre. Jusqu'à ces derniers temps, une folle végétation de broussailles et de nombreux arbres cachaient en partie les ruines; mais depuis quelques mois on y a établi une coupe. Seuls quelques baliveaux, çà et là, sortent encore d'entre les rocs...

» Après une aventureuse promenade à travers les blocs écroulés, nous revînmes, sur une plate-forme naturelle, admirer le panorama changeant qui se déroulait sous un ciel nuageux éclairé par un soleil intermittent. Au premier plan, l'automne jetait la magie de ses teintes sur les bois d'alentour... A notre gauche, le cirque d'*Haulmé* verdoyait et brunissait dans une brume légère avec le ruban sinueux de la Semois. En face de nous, les *gorges et les forges de Phades* se dérobaient tout au bas des escarpements boisés qui, de l'autre côté, remontaient jusqu'au sommet arrondi du *Fay*, 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. De notre plate-forme, à l'altitude de 430 mètres, nos regards plongeaient dans un abîme profond. A notre droite, l'éperon vert de la presqu'île de *Monthermé* s'avavançait, parfois doré d'un poudroiment lumineux. Un coin de *Meuse* miroitait là-bas, dans le fond. Aux derniers plans des plateaux gris et bleus de la *Semois*, à l'ouest de la *Meuse*. Au nord, la vue était, malheureusement, perdue par les taillis et l'altitude insensiblement croissante des plateaux. Nous avons eu rarement l'occasion de contempler un paysage aussi étendu et des lignes aussi harmonieuses... (1) »

Naturellement, un chaos pareil à celui du Roc de la Tour est nimbé de légendes.

Un seigneur, raconte-t-on, avait une femme jeune, belle, fière et ambitieuse, mais sans castel digne de l'abriter. Il vit un jour venir à lui un personnage, qui le fit rougir de sa bicoque et lui proposa, s'il voulait donner son âme, de bâtir un magnifique château où sa femme aurait, enfin, une demeure égale à sa haute noblesse. Marché conclu. Selon son habitude, le diable — il avait été reconnu — devait construire le castel en une seule nuit, avant le premier chant du coq. Il se mit au travail avec son équipe de lutins et de diabolins. Le château était terminé, moins la dernière pierre qui restait encore à poser. Mais voilà que le coq chanta. Le diable était pris ! Furieux, il jeta sa toque contre les murailles et le château s'écroula. Ses ruines forment, aujourd'hui, le Roc de la Tour.

C'est, comme on voit, une variante de la légende s'attachant aux Fonds de Quareux de la vallée de l'Amblève. Les rapides de Phades,

parsemées de rochers, ont beaucoup de ressemblance avec l'Amblève dans les Fonds de Quareux.

Dans le versant du mont couronné par le Roc de la Tour se trouve une roche à laquelle sa forme a donné le nom de *Roche du Tombeau*.

Encore une légende. Dans celle-ci il est question de deux amants, une fille de comte et un fils de fermier, tous les deux des Vosges. Leurs amours furent contrariés par un père qui avait rêvé un avenir plus brillant pour son Eléonore. Méandre, le jeune amoureux, forcé de renoncer à sa bien-aimée, s'expatrie et vient se construire un ermitage sur le mont de la Tour. Ensuite, la jeune fille, menacée d'être unie à un cavalier qu'elle abhorre, se décide à fuir le toit paternel, pour courir à la recherche de l'amant que son cœur a choisi. Accompagnée de sa nourrice, elle arrive aux bords de la Semois, et toutes deux se mettent à descendre bravement la rivière en nacelle.

Assaillie par un orage, à l'entrée du rapide de Phades, l'embarcation se brise contre un rocher au pied de l'ermitage, et sous les yeux de l'ermite qui arrive aussitôt pour porter secours. La nourrice a disparu dans le gouffre écumant; mais un corps surnage; il est recueilli et transporté sous le modeste toit qui a abrité les souffrances cuisantes d'un cœur fortement épris. L'amant a bientôt reconnu sa bien-aimée, et il ne parvient à la rappeler à la vie que pour la voir expirer dans ses bras. Comme le trappiste, il s'était creusé une fosse sous un quartier de roc, et, pour déplacer la pierre, il suffisait d'un léger mouvement. C'est là qu'il dépose le cadavre. Puis il y descend aussi, et donne l'impulsion à l'énorme bloc qui, tournant sur lui-même, vient faire l'office d'une dalle funéraire sur la tombe où reposent les deux infortunés.

Pour descendre du Roc de la Tour, inutile de revenir rejoindre la route à *Blossette*, il est préférable de prendre la direction de *Monthermé*. Un petit sentier dévale vers le chemin forestier du *Parfonru* (ruisseau profond). Ce chemin vous amène sur la route presque en face des usines de Phades.

Le lit de la Semois est rocailleux. Les eaux cristallines, à voir ses habitants prendre leurs ébats, se brisent et écument sur les roches. On dirait un de ces gaves tumultueux des Pyrénées.

La route dans la direction de *Blossette* entaille fortement la fameuse *Roche aux Carpias*. Encore une légende. Mais je ne puis songer à les raconter toutes, car presque chaque rocher a la sienne. Sur la rive gauche, dominées par le *Fay*, les usines de Phades où l'on fabrique du zinc. Un fort barrage retient les eaux pour les utiliser comme force motrice.

(1) Ch. Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*.

Voilà la *Longue Haie*, section de Monthermé, au confluent du ruisseau de la Lyre, dont la source est là-haut aux *Voieries*.

Laval-Dieu! Le visage renfrogné du paysage sévère, devient plus doux : il change ici en un agréable sourire. Décidément la coquette Semois, après avoir exécuté les entrechats les plus désordonnés aux rapides de Phades et des originalités sans nombre au delà, veut terminer son cours par une dernière phase gracieuse. La pente entre Meuse et Semois s'est couverte de villas et de chalets riants. Laval-Dieu retient un instant nos regards. L'église — ancienne abbatale — est massive avec sa grosse tour carrée. Elle fut construite après 1696, et remplaça l'église primitive que les flammes avaient anéantie. Autant l'extérieur est vulgaire, autant l'intérieur est remarquable par ses statues naïves et ses boiseries superbes.

Wither, comte de Rethel, fonda l'abbaye de Laval-Dieu en 1128. Elle fut construite sous le vocable de saint Remy et était une maison de chanoines réguliers appartenant à l'ordre des Prémontrés. On la nomma *vallis Dei*.

Elle fut incendiée dans la nuit du 16 au 17 août 1696 par les Hollandais, que les habitants de Thilay ont si vigoureusement repoussés. Elle se releva bientôt de ses ruines.

Lorsqu'arriva son dernier jour, le 15 août 1791, l'abbaye comptait neuf chanoines, ayant pour supérieur l'abbé Remacle Lissoir, et parmi lesquels le remarquable organiste Häuser, un Allemand de la Souabe, qui compléta les études musicales de Méhul, l'une des gloires musicales de la France (1). C'était en 1775 environ, Méhul, à cette époque, avait douze ans. « Le séjour de Laval-Dieu — écrit son biographe, M. Pougin — devait être enchanteur. J'ai visité l'admirable parc, aujourd'hui propriété particulière, qui attenait à l'abbaye, promenade favorite des religieux et de leurs élèves.

» Parc immense, planté d'arbres deux ou trois fois séculaires : chênes, cèdres, hêtres. J'ai suivi, sur les bords de la Semois, une allée adorable, ombragée de la façon la plus heureuse, que les pas de Méhul ont, certainement, foulée plus d'une fois, et d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse, grâce aux fraîches et brillantes prairies qui étendent au delà, bien loin sur l'autre rive, leur tapis humide et verdoyant. Ainsi, au dehors, un panorama plein de charmes, de hautes montagnes fermant l'horizon,

(1) Méhul, né à Givet en 1763, est l'auteur de l'opéra de *Joseph* et de la musique du *Chant du départ*. C'était un musicien au talent sobre et élevé. Il mourut en 1817. Sa ville natale a donné son nom à la rue dans laquelle il est né et à la place où s'élève sa statue, œuvre de Croisy.

des prés en fleurs, la vue des deux rivières coulant au milieu d'une vallée fertile; dans l'intérieur du parc, de larges fossés que bordent parfois quelques haies vives, des accidents de terrain, un petit cours d'eau, maintenant desséché, une végétation riche, puissante, variée, tout ce qui pouvait, enfin, soit offrir une distraction salutaire, soit encourager la rêverie d'une jeune intelligence méditative, comme l'était celle de Méhul. Ainsi m'apparut ce séjour de Laval-Dieu où le futur grand homme put jouir pendant quelques années d'un bonheur sans mélange. »

Nous voici aux *Bouches de la Semois*. Notre charmante rivière se divise en plusieurs branches pour trouver sa tombe dans la Meuse prochaine. La route et le chemin de fer franchissent ces diverses branches à peu de distance du confluent. Le chemin de fer départemental avec celui de l'usine de Phades s'unissent à la gare de *Monthermé-Château-Regnault* au réseau de l'Est.

XV.

Au pays des légendes. — Château-Regnault, Monthermé. — Excursions. — Comment excursionner? — La Semois en cinq jours. — Pour développer le sens du goût. — Un dernier mot. — Ouvrages consultés.

Ma tâche peut être considérée comme achevée ici, pourtant les touristes m'en voudraient certainement si je n'ouvrais un nouveau chapitre pour décrire ce magnifique centre d'excursions que forment Château-Regnault et Monthermé. Elles appartiennent à la vallée de la Meuse, ces deux localités que les touristes admirent tant. Mais une partie de leurs promenades appartiennent autant à la Semois qu'à la Meuse.

La montagne, crevant d'un furieux coup d'épaule la surface terrestre, fait, devant *Château-Regnault*, un bond jusque dans le ciel : ce sont *Les Fils Aymon*. La nature a fait un aussi énergique effort en face de *Monthermé* et ce coup d'épaule-là a fait surgir *L'Enveloppe* à 150 mètres au-dessus de la vallée (380 mètres au-dessus de la mer). Entre ces deux géants se creuse le profond lit des vallées, empli à pleins bords par l'ample coulée de la Meuse où se meurt son affluent, la Semois, la gracieuse enfant de l'Ardenne.

Au pays des légendes.

A l'époque héroïque de chevalerie, l'immense et mystérieuse forêt des Ardennes, qui s'étendait, nous raconte la légende, des rives de la

PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.
Baron de Reiffenberg.

LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS

PAR

JOSEPH REMISCH

avec une carte au 100,000^e de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

ERRATA

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
- Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
- Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
- Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
- Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
- Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
- Page 121, après la ligne 33^e, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
- Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
- Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-